

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1917

**Discours prononcé par M. Etienne REY,
Professeur de Grammaire**

Le Retour à la terre

Mes chers Amis,

Désigné pour prendre cette année la parole devant vous, je n'ai pas été sans éprouver d'abord quelque embarras. Les sujets se présentaient à moi si nombreux, si divers, si palpitants d'intérêt, si poignants parfois, si actuels toujours, que je ne savais sur lequel se porterait mon choix. J'étais d'ailleurs assuré, à quelque parti que je m'arrêtas, de trouver en vous un écho. Je sais en effet avec quelle émotion et quelle fierté patriotique vous avez salué les glorieux exploits de nos héroïques défenseurs et leurs sublimes sacrifices, avec quel empressement vous avez répondu à tous les appels qui ont été adressés à votre cœur, secondé toutes les initiatives généreuses, rempli tous vos devoirs de solidarité et de reconnaissance.

Puis, dans un passé plus récent, alors que M. le Ministre de l'Agriculture a demandé la collaboration de vos bras, j'ai vu avec quel empressement vous avez saisi cette occasion de participer, selon vos moyens, à la grande œuvre de défense nationale. J'ai été témoin de votre ardeur, de vos efforts, de l'intérêt que la plupart d'entre vous ont pris à ce travail si nouveau pour eux, dans ce gracieux décor d'Ile-de-France, où j'ai passé avec vous des heures charmantes. C'est en pensant que le contact fréquent et intime avec le sol en avait inspiré à quelques-uns le goût et l'amour et que cette initiation pourrait plus tard porter ses fruits que je me suis décidé à vous parler du *Retour à la terre*.

Je suis très honoré, un peu inquiet aussi, d'avoir à le faire en présence de l'éminent magistrat que la Chambre des Députés a appelé à la vice-présidence de ses travaux, et qui a bien voulu, aujourd'hui, présider à la clôture des nôtres, affirmant ainsi publiquement la sympathie qu'il a déjà témoignée au Lycée Buffon en lui confiant l'éducation de ses enfants. Comme il est un de ceux qui peuvent traduire en actes les vœux ayant pour objet la grandeur et la prospérité de la France, je m'estimerai fort heureux si quelques-unes des modestes réflexions qui vont suivre pouvaient mériter sa haute approbation.

Ce sont, en effet, de simples réflexions que je vais vous proposer. J' n'aurais pas l'outrecuidance de tenter un exposé dogmatique et technique, qui dépasserait de beaucoup mes moyens et laisserait bien vite votre attention. Mon seul désir est de vous amener, s'il est possible, à réfléchir à votre tour sur cette grave question.

Parmi les enseignements qui se dégagent de cette guerre et de la crise économique qui en découle inévitablement, l'un des plus importants aura été de nous montrer à tous, et à vous

en particulier, ce qu'est vraiment la solidarité nationale. De même que toutes les classes sociales se sont fondues dans l'armée anonyme et magnifique de la Marne, de l'Yser, de la Somme et de Verdun, de même nous avons vu, à la lumière des événements, qu'aucun Français ne peut se passer des autres, et que la collaboration de tous est nécessaire au bien-être et au bonheur de chacun. J'espère que cette grande leçon ne sera pas perdue pour vous, mes chers amis, et qu'au moment où il vous faudra choisir une carrière, quelques-uns d'entre vous auront à cœur de consacrer leur intelligence et leur activité à relever la terre d'un injuste et désastreux abandon.

Car déjà bien avant la terrible année 1914, un dangereux mouvement d'émigration avait poussé vers les villes un trop grand nombre des plus solides enfants du sol. Certains villages avaient perdu un tiers de leur population. Si vous ajoutez à ces absents volontaires ceux qui, hélas ! ne reviendront pas, la situation de la terre sera, vous le voyez, fort critique, lorsque luiront de nouveau les jours de la paix. C'est une des mamelles de la France, comme disait le grand ministre d'Henri IV, qui risque de se tarir. Il est juste que les éléments cultivés de la nation – et où pourrions-nous les trouver plus nombreux que parmi les élèves de nos lycées parisiens ? – s'efforcent d'éviter ce désastre à la France, et n'hésitent pas à prendre la place de ceux que la ville et la guerre ont ravi au sol. Cet appel, qui n'eût sans doute provoqué, il y a quelques années, que des sourires sceptiques, sera compris et entendu, j'en ai la conviction, par les écoliers de 1917.

Cependant je prévois maintes objections. Quand la guerre aura pris fin, diront les uns, la France aura plus que jamais besoin d'industriels, de savants, et même de penseurs et de poètes, si elle veut conserver son rang et son prestige. A ceux-là je répondrai qu'il y a place pour tous au foyer national, que les goûts, les aptitudes diverses trouveront toujours leur emploi. Il y aura peut-être un peu moins de candidats aux fonctions publiques : qui songerait à s'en plaindre ? Mais qu'au moins ceux qui, ne se découvrant aucune des vocations traditionnelles de la jeunesse bourgeoise, se sentiraient attirés vers la terre, n'hésitent à revenir à elle. Car mieux vaut être un bon agriculteur que d'exercer sans goût une profession à laquelle on n'était pas apte. « Ne forçons point notre talent », a dit le fabuliste.

J'entends maintenant les mères, tout au moins certaines mères, me dire : « Comment ! j'aurai soigné mon fils avec une infinie sollicitude, je me sera ingéniée à lui rendre la vie agréable, j'aurai de toutes mes forces cherché son bonheur, rêvé pour lui les plus brillantes destinées, il se sera astreint à de longues et absorbantes études, pour aller s'ensevelir à la campagne, autant dire au désert, loin de toute vie mondaine, intellectuelle et artistique, perdu au sein d'une population dont il ne partagera ni les idées ni les goûts ? » Certains fils tiendront sans doute le même langage, à moins qu'ils ne croient trouver, dans une vocation agricole, l'occasion rêvée d'abrèger ou de simplifier leurs études. Ceux qui se livreraient à ce calcul seraient certainement déçus ; car, dussé-je surprendre bien des mères et bien des fils, je leur répondrai que de bonnes études secondaires, loin d'être inutiles, ne sont même pas suffisantes pour aborder rationnellement l'agriculture et y réussir.

Nous ne sommes plus, en effet, à l'époque des Géorgiques, où le maître d'un petit domaine vivait content de peu, buvant le lait de ses chèvres, se revêtant de la laine de ses brebis, pressant ses olives, taillant lui-même ses vignes et ses arbres, assurant dans le calme et loin de toute ambition sa subsistance annuelle.

Aujourd'hui, avec l'extension et la diversité des cultures, leur caractère de plus en plus industriel et scientifique, la diffusion toujours croissante de l'outillage mécanique, toutes les exigences de la vie moderne, un bon propriétaire rural doit être à la fois géologue, chimiste, arpenteur, mécanicien. Il faut notamment qu'il connaisse la nature, la composition, la consistance, les facultés productives des terrains. Que de soins intelligents et éclairés ne faudra-t-il pas, en particulier, dans nos régions du Nord et de l'Est, au sol blessé, crevé, bouleversé en tous sens, retourné jusqu'au tuf par le déchaînement monstrueux des forces de destruction et de mort ? De plus, l'agriculteur doit avoir des aptitudes commerciales, puisqu'il s'agit pour lui de vendre et d'acheter. Il doit être au courant du mouvement économique, pour prévoir de quels produits du sol l'industrie et le commerce auront surtout besoin. D'autre part, l'élevage étant un des objets les plus importants de l'activité agricole, il est indispensable d'avoir des notions précises de physiologie animale et de médecine vétérinaire.

Vous voyez don, mes chers amis, que des études scientifiques judicieusement spécialisées sont nécessaires à celui qui veut se consacrer avec succès à l'agriculture.

Je vais essayer maintenant de dissiper vos craintes touchant la privation des plaisirs intellectuels et artistiques. D'abord votre intelligence trouvera son aliment quotidien dans votre perfectionnement scientifique et professionnel. Vous apprendrez chaque jour quelque chose, et quel plaisir plus réel, pour un homme intelligent et cultivé, que d'apprendre ? Croyez-vous que vos loisirs – et ils seront nombreux – ne vous laisseront pas beaucoup de temps pour la lecture de vos auteurs favoris, et même les livres nouveaux, que chaque jour apporte en si grand nombre ?

Quand au sentiment artistique, où peut-il mieux se développer qu'aux champs ? Rappelez-vous les innombrables chefs-d'œuvre suscités par la contemplation de la nature.

Si vous êtes peintre ou dessinateur, combien ne serez-vous pas séduits et charmés par les tableaux aussi riches que divers qui à toute heure s'offriront à vos regards ! les aubes aux coloris délicats, où traîne à la surface des prés et aux bords des ruisseaux une fine brume argentée, gaze légère que perceront bientôt les premières flèches du soleil triomphant ; les verdure aux mille tons des grands bois ; les couchants splendides, où les ors, les pourpres et les flammes se superposent ou se fondent dans une éclatante harmonie, en attendant que tout s'efface et se noie dans la grande paix violette des soirs ; les coteaux arrondis ou déchirés, dénudés ou couverts d'une ondoyante chevelure ; la clocher dressant au milieu du village sa flèche ardoisée ou dentelée, antique berger des époques de foi, ralliant autour de lui le troupeau des foyers ; et la plaine où s'étale le damier harmonieusement diapré des blés, des avoines, des luzernes, des betteraves, des colzas ; et les belles blancheurs hivernales qui scintillent sous le soleil pâli !

Si vous êtes poète ou musicien, vous vous abandonnerez dans le grand silence champêtre aux élans de votre vibrante sensibilité. Vous cultiverez votre art dans des conditions privilégiées, en savourant les suaves ou farouches harmonies rustiques ; les clochettes qui tintent au cou des troupeaux regagnant le soir leurs étables ; les notes mystiques de l'angélus qui s'égrènent lentement dans le ciel auroral ou crépusculaire ; et le hurlement des vents d'automne à travers les arbres roussis et presque dénudés, ou le gai frisson de la brise d'été qui fait bruire si doucement les arbres du verger. Que de beautés pour qui sait voir et entendre.

Vous serez seuls, dites-vous, privés de plaisirs, de société ? Mais quand beaucoup de jeunes gens auront suivi votre exemple, la population des campagnes sera renouvelée et vous établirez avec vos voisins d'agréables relations. Vous vous livrerez en aimable compagnie aux plaisirs si sains de la chasse en plaine ou en forêt, à moins que vous ne préfériez les joies plus discrètes et plus pacifiques de la pêche à la ligne. Si vous êtes parfois en proie à la nostalgie de la vie citadine, la ville ne vous sera pas fermée ; vous y passerez même, si vous voulez, une partie de vos mois d'hiver. Je ne vois rien qui vous oblige à vivre comme l'ours de M. de La Fontaine.

Et comptez-vous pour rien la belle indépendance dont vous jouirez, et dont la jeunesse est si avide ? Vous serez vos propres chefs et vos propres juges, responsables devant vous seuls. Vous n'attendrez de personne que de vous l'amélioration de votre situation matérielle. Vous développerez ainsi dans toute leur plénitude votre dignité d'homme, votre esprit d'initiative, vos énergies, votre personnalité morale. Vous serez armés pour être à votre tour des chefs, ou tout au moins des guides. En effet, forts de votre science, fort des succès professionnels que vous ne pourrez manquer de remporter grâce à la supériorité de vos connaissances techniques, vous aurez à jouer auprès des villageois restés fidèles à leur clocher un important rôle d'éducateurs. Vous les guérirez par l'exemple du mal séculaire et traditionnel contre lequel ils n'ont pas assez lutté jusqu'ici : la routine. Vous leur démontrerez, par la prospérité sans cesse accrue de votre domaine, que l'expérience ne saurait se passer de la science. Vous pourrez leur citer, s'ils l'ignorent, l'exemple d'un petit pays comme le Danemark, dont la richesse agricole presque incroyable est due, à n'en pas douter, au nombre considérable de cultivateurs qui passent par les écoles d'agriculture ; alors qu'en France, ces écoles, insuffisamment fréquentées et trop rares, n'ont souvent servi jusqu'ici, qu'à former des fonctionnaires. Souhaitons que l'enseignement agricole se répande chaque jour davantage dans les masses rurales ; que les gouvernements et les parlements à venir fassent jaillir, sur toute l'étendue du territoire, affranchi de la menace étrangère, une floraison d'écoles pratiques, adaptées aux besoins régionaux, abritant des disciples toujours plus nombreux, qui iront répandant partout les méthodes nouvelles et l'esprit de progrès !

Je crois avoir montré, mes chers amis, que ceux d'entre vous qui reviendront à la terre s'assureront le bonheur, la fortune, et travailleront efficacement à ramener sur le sol de France l'abondance et la richesse.

Mais il y a plus, et c'est par là que je terminerai cette allocution qui commence sans doute à vous sembler un peu longue : non seulement votre santé et celle des vôtres, mais encore la vigueur et la survivance même de la race française, sont hautement intéressées à ce que vous reveniez en grand nombre au bon sol maternel, au contact duquel, comme le géant de la fable, nous retrouvons la vigueur physique et la vigueur morale, l'équilibre harmonieux du corps, et, ajouterai-je, celui du cœur et de l'esprit.

Je suis souvent tenté de plaindre les malheureux citadins, dont beaucoup sont confinés en d'étroits logis, en des bureaux mal aérés, en des usines surchauffées et surpeuplées, en proie à toutes les contagions, menant dans une atmosphère brumeuse, enfumée et malsaine, une vie fiévreuse et hâtive, dont le résultat est trop souvent une vieillesse brève et prématurée. Je frémis en pensant aux fléaux, plus redoutables qu'une longue guerre, qui déciment la population de nos grandes villes, et dont le plus terrible est, vous le savez, la tuberculose

insidieuse et multiforme, fruit de la fatigue, du mauvais air et de l'insuffisante hygiène. Combien votre lot sera plus enviable ! Un air pur et vivifiant, des nuits calmes, des instants moins comptés, un travail éminemment hygiénique, les longues chevauchées, la marche quotidienne, la chasse à travers les grands bois ! Comment votre santé ne serait-elle pas excellente ? Vous ignorerez la neurasthénie et l'épuisement. Vous verrez grandir autour de vous une troupe d'enfants beaux, vigoureux, épanouis, à jamais exempts de rachitisme et d'anémie. Ils ne vous apporteront aucune gêne, même s'ils sont très nombreux ; vous ne risquerez pas de vous entendre, à cause d'eux, interdire l'accès d'aucun immeuble ; et les produits de vos terres satisferont largement les appétits enfantins et juvéniles, même les plus exigeants. Vous leur assurerez une vie large, facile, et un sûr avenir. Car, lorsque vous aurez décidé de vous livrer au repos, lorsque « vous jouirez du fruit de vos travaux », ils vous remplaceront sur le domaine agrandi, devenus capables d'exercer plusieurs jeunes activités. Elevés près de la terre, ils n'auront aucune peine à lui demeurer fidèles. Ils feront souche à leur tour d'une race forte et bien trempée, dans laquelle la France n'aura qu'à puiser les hommes et les caractères dont elle a tant besoin !

Et c'est ainsi que les petits jardiniers bénévoles de 1917 pourront, s'ils le veulent avec énergie, contribuer plus tard à réparer largement les ruines et les désastres de la grande guerre, en rendant à la France une de ses plus fécondes richesses, et en lui préparant en abondance ce dont aucun pays ne saurait se passer sous peine d'en mourir : des hommes !

Etienne REY
(1879-1965)

Agrégé de grammaire(1905)
Professeur à Buffon (de 1914-1915 à 1931-1932)